

élevés, mais là le gouvernement prélève un droit sur la betterave elle-même suivant sa pesanteur, et afin de payer les droits les moins élevés possibles, on coupe la tête de la betterave, qui donne moins de sucre, et on n'emploie que la meilleure partie. Ainsi, il se fait que le pourcentage du sucre est plus élevé là qu'ailleurs. D'un autre côté, les Russes ne sont pas supérieurs aux autres dans la culture de la betterave.

Par M. Cickburn : Q. Le gouvernement russe ne prélève pas un droit d'accise, n'est-ce pas, sur la betterave même, mais seulement sur l'article fabriqué, qui en provient ?—Le droit est prélevé sur la betterave en nature ; en France et en Belgique, on a à payer en moyenne quatre piastres par tonneau de betterave.

Par M. Hagar : Q. Sur la betterave en nature ?—Oui.

Par M. Bain : Q. Nos fabricants de sucre ici nous ont donné à entendre qu'on accorde une prime dans ces pays-là ?—Oui ; on y accorde une prime, je crois, mais sur les produits qu'on exporte.

Par le Président : Q. Connaissez-vous les bœufs que l'on a éprouvés dans l'Etat de l'Illinois pendant ces dernières années à l'égard de la culture de la betterave à sucre ?—Non. Cependant, nous avons constaté invariablement que la betterave qui croît dans les nouveaux établissements ne donnait pas autant de sucre que l'autre ; et il paraît aussi que dans un rayon de trente milles de l'eau salée il ne serait pas profitable de la cultiver pour en fabriquer du sucre.

Par M. Bain : Q. L'air est tellement imprégné de sel ?—Le sel en détériore la qualité.

Par M. Hagar : Q. Dites-vous, d'après ce que je comprends, que le rendement de la matière saccharine provenant de la betterave récoltée sur une terre nouvelle est moindre ?—Oui. La matière saccharine est peut-être égale en quantité, mais il y a dans le jus des sels qui le gênent.

Par le Président : Q. Est-ce que la saison dernière a commencé assez tôt pour permettre de semer la graine de betterave ?—Oui ; tout-à les betteraves que j'ai vues étaient parfaitement mûres, et la belle saison a commencé plus tard qu'à l'ordinaire. Je me rappelle que dans les Townships de l'Est on sema la betterave dans le mois de juin, et que le 15 octobre elle était parfaitement mûre. Je suis informé qu'il y a en dernière année une convention à Swetsburg, et que cette question y a été fortement discutée, et que tous les cultivateurs influents ont paru y prendre un vif intérêt...."

Alimentation des bestiaux.

An moment où les bestiaux doivent entrer en stabulation, il importe au cultivateur de s'assurer d'avance de la quantité de fourrage qui sera nécessaire au nombre de bestiaux qu'il devra garder en hivernement, afin de n'être pas obligé au printemps de diminuer leur ration, tandis qu'à cette saison, au contraire il doit l'augmenter.

Il faut éviter surtout dans les calculs qu'on aura à faire, les à peu près.

Lorsque l'on se sera assuré d'une manière exacte de la quantité de fourrage nécessaire à l'alimentation des bestiaux, on pourra alors vendre le surplus de fourrage sans craindre de se trouver plus tard dans l'obligation d'en acheter.

Le cultivateur qui à la veille de l'hiver estime les fourrages comme devant suffire juste à l'alimentation de son troupeau, fera bien de rationner aussitôt et exactement ses animaux, afin de gagner le printemps sans trop de misère. S'il abandonnait ce soin à ses engagés ou à de jeunes gens, un gaspillage amènerait au printemps un manque de fourrage ; il serait par là obligé de refuser à ses animaux une nourriture nécessaire à leur bon entretien, et obligé d'acheter des fourrages à un prix quelquefois élevé et qui lui enlèverait un profit qu'il comptait réaliser.

Combien voyons-nous d'exemples de cette nature, qu'un simple calcul aurait pu éviter !

Non-seulement il y a la question de quantité à régler, mais il y a aussi la variété de nourriture à établir. Les racines fourragères et les fourrages secs sont la base de l'alimentation des bestiaux pendant l'hiver. Cette nourriture sèche et humide se complète bien ; en se rendant compte de ce que l'on doit faire au

commencement de l'hiver, on peut l'établir d'une manière régulière jusqu'au printemps. Il vaut mieux diminuer la proportion aux débuts et la maintenir tout l'hiver que de commencer de manière à ne pouvoir la soutenir.

Rien de plus fâcheux que ces changements de nourriture. L'estomac des animaux est une machine se créant des habitudes et des besoins ; lorsque l'on change brusquement la nourriture des bestiaux, ils souffrent, et cette souffrance se traduira par une diminution de produits, soit en lait ou en viande.

Ain i donc, en ce qui concerne les animaux, se rendre compte, mesurer, rationner, amènera à leur donner une nourriture uniformément composée pendant toute la saison de l'hiver, et permettra, dans un cas de déficit, de le connaître assez à temps pour n'être pas forcé d'acheter souvent à un mauvais moment.

Quand on fait de l'agriculture sérieusement, on est frappé de cette nécessité, et de voir clair en tout.

Améliorations agricoles.

Un cultivateur a beau être intelligent, instruit dans un métier et actif, il en trouvera toujours d'autres qui réuniront ces conditions plus complètement que lui ; si ce n'est dans sa paroisse, ce sera dans la paroisse voisine ; si ce n'est dans son comté, ce sera dans un autre.—Croire qu'on n'a pas de progrès à faire, indique un amour-propre que rien ne peut justifier.

Ne rien faire pour chercher à obtenir de son terrain plus de produit net, est le propre d'un homme aussi peu soucieux de son intérêt que de l'intérêt général, lié dans ce cas-ci comme dans beaucoup d'autres à l'intérêt particulier.

Nous savons bien que beaucoup de cultivateurs ne tentent rien, parce que ce serait avouer ainsi qu'il y a quelque chose à tenter.

Que ce sentiment puéril ne retienne pas le cultivateur de bien d'entrer dans la voie du progrès. Il n'y a aucune honte à reconnaître que l'on n'est pas parfait. Dès que l'on s'aperçoit qu'un cultivateur voisin ou autre a réussi, par un procédé de culture quelconque, à obtenir de beaux produits, une magnifique récolte, empressons nous de nous rendre compte de sa manière de cultiver, du système de rotation suivi, etc. Soyez sûrs que ce cultivateur s'empressera de répondre aux nombreuses questions que vous pourriez lui faire.

Les réunions des Cercles Agricoles qui peuvent être plus fréquentes pendant l'hiver pourraient nous procurer l'avantage de nous instruire mutuellement sur les différentes pratiques agricoles à adopter pour en arriver à obtenir le plus de produits possibles par la culture d'une terre. Il est une question qui actuellement mériterait la plus sérieuse attention de la part des cultivateurs ; celle de l'établissement de manufactures de sucre de betteraves dans le pays. Cette question a été étudiée à tous ses points de vue par quelques agronomes canadiens, et même par plusieurs étrangers ayant une parfaite connaissance dans ce genre d'exploitation ; mais malheureusement la plupart de nos cultivateurs, bien qu'ils sachent que l'on désire introduire ce genre d'industrie dans notre Province, n'ont cependant pas cherché à se rendre compte des avantages qu'ils pourraient en retirer. Il serait à désirer que, pendant nos longues soirées d'hiver, l'on s'occupât de cette question ; que ceux qui ont eu l'avantage de l'étudier se mettent en communication avec leurs voisins pour leur donner connaissance des avantages que l'on pourrait obtenir par l'exploitation de la betterave à sucre, et de leur démontrer la nécessité d'encourager de semblables établissements.

Une bonne vache laitière.

Un correspondant à un journal d'agriculture de Baltimore rapporte qu'avec une seule vache, il a obtenu outre le lait suffisant au besoin d'une famille de huit personnes, une provision de deux cent soixante livres de beurre. Voici le traitement qu'il accorda à cette vache : " Si vous désirez, dit-il, obtenir beaucoup de lait d'une vache, et un lait riche, donnez-lui, trois fois par jour, de l'eau tiède et légèrement salée, dans laquelle vous mettez une pinte de son par deux gallons d'eau. Si vous n'avez pas déjà